

# I. LES INSTITUTIONS DANS LA PETITE VIENNE

REUS ET BARCELONE / 1929 – 1936

« Quel rôle jouent les étrangers dans l'histoire concrète de la pratique psychanalytique? [...] Nous sommes pleins et archi-pleins de l'étranger que nous portons en nous, et alors le processus analytique aide. Lorsque sont arrivés à Barcelone ceux qui ne parlaient qu'allemand, tchèque, ou hongrois, c'est alors qu'il a commencé à y avoir de l'analyse concrète comme expérience vécue, parce qu'ils étaient étrangers. Je voulais dire cela pour établir un lien avec la frontière<sup>1</sup>. »



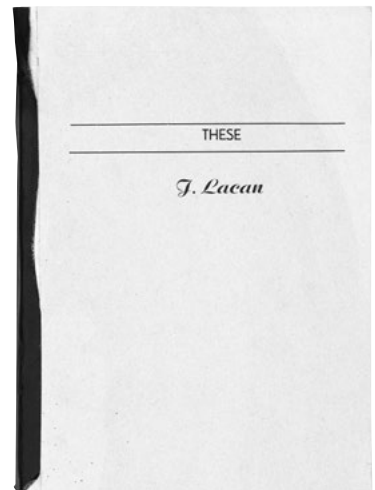
François Tosquelles et sa fille Marie Rose à l'Institut Pere Mata, Reus, 1936 ou 1937.

À droite : thèse de Jacques Lacan imprimée par les malades de Saint-Alban vers 1960, aujourd'hui conservée dans la bibliothèque de l'Institut Pere Mata.

## Transformer les établissements en institutions

La première expérience institutionnelle de Tosquelles eut lieu à l'Institut Pere Mata, l'asile de Reus, en Catalogne. C'est là qu'il commença, à la fin des années 1920, à élaborer le projet qui a marqué l'ensemble de son travail clinique et politique: la transformation des établissements en institutions. Dans un texte de 1969 intitulé « Que faut-il entendre par psychothérapie institutionnelle? », il écrit: « Dans la parole, on n'est jamais deux ; il y a au moins une référence à un tiers, à un médiateur et en fin de compte à ce à quoi, à juste titre, il faut donner le nom d'*institution*, par opposition précisément à tout ce qui, des institutions, est escamoté au bénéfice de l'établi, que ce soit l'établissement ou l'État: rien de moins que le sujet du désir<sup>2</sup>. » En s'appuyant sur les écrits et l'expérience de Ginette Michaud – qui travailla à la clinique de La Borde à partir de 1955 en poursuivant le projet de Saint-Alban –, Tosquelles envisage la politique de l'institution comme un processus permanent d'institutionnalisation, de médiation et de circulation du désir en lutte contre l'établissement bureaucratique et ses inerties (réification et enfermement). Ce qui manque alors selon lui aux établissements pour devenir de véritables institutions est le matériel de l'expérience menée à l'Institut Pere Mata : une nouvelle pratique de l'institutionnalité et de la condition de groupe où le désir pourrait avoir sa place, où d'autres manières de se mouvoir, de travailler, d'être à la fois ensemble et seul deviendraient possibles.

La psychanalyse allemande et la thèse de doctorat soutenue par Jacques Lacan en 1932, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, furent les outils de ces nouvelles pratiques institutionnelles et relationnelles. Dès 1932, Tosquelles s'appuya sur la fonction transformatrice de ce texte pour préparer un cours de formation d'une durée de six mois qui s'adressait aux médecins de l'Institut. Peu de temps après, en 1935, dans la revue locale *Fulls clínics*, il publia l'étude de cas d'une patiente de l'Institut tout en dialoguant avec les œuvres complètes de Freud, les réflexions d'Helene Deutsch sur l'homosexualité féminine, ainsi qu'avec les textes d'Alfred Adler, d'Otto Rank, de Theodor Reik ou de Wilhelm Reich<sup>3</sup>. Ces textes en allemand et la thèse de Lacan en français circulaient alors comme un matériel de travail à l'intérieur de la communauté de l'hôpital.





En haut: réfectoire (*menjador*) des femmes de l'Institut Pere Mata.

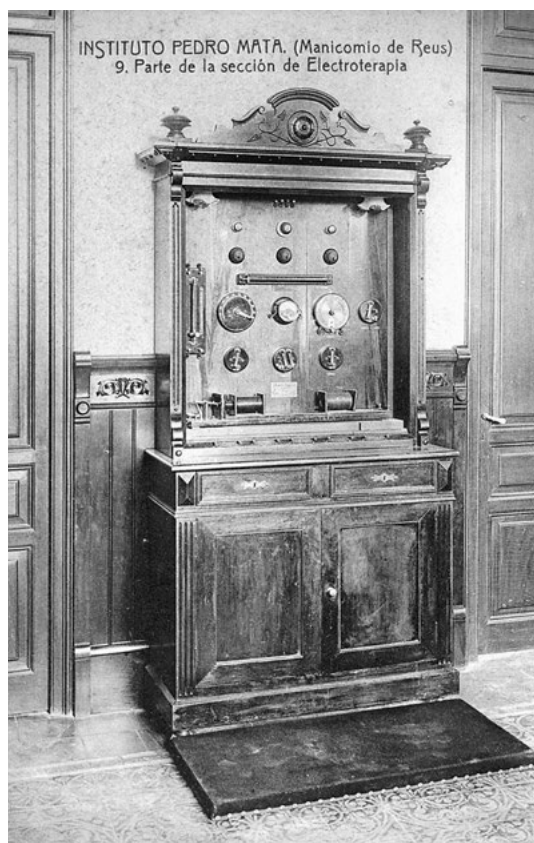


Ci-contre: deux photographies reproduites dans *Història gràfica del Reus contemporani, 1803-1939*, de Pere Anguera, Albert Arnavat et Xavier Amorós (1986).

En haut: déjeuner lors du 33<sup>e</sup> Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, qui se tint à Barcelone en 1929, et dont les 200 congressistes passèrent la journée du 24 mai à l'Institut Pere Mata de Reus.

En bas: un groupe de pensionnaires partant en excursion, accompagnés de membres de la communauté médicale de Pere Mata.





Cartes postales du cabinet d'hydrothérapie et de la section d'électrothérapie.

Les cabinets d'hydrothérapie et d'électrothérapie de l'hôpital de Reus portaient la marque de cette modernité architecturale. L'instauration du couplage des médecins et des consultants permit d'autre part à Tosquelles de travailler avec son ancien professeur, Emili Mira i López – médecin consultant à Pere Mata et détenteur, à Barcelone, de la première chaire de psychiatrie de l'État espagnol –, avec Salvador Vilaseca, directeur du laboratoire d'analyses biologiques de l'Institut, grand connaisseur de Carl Gustav Jung et passionné d'archéologie, ou encore avec les docteurs Josep Solanes, Jaume Sauret et Joaquim Alier<sup>11</sup>.



## II. EXPÉRIENCES THÉRAPEUTIQUES EN TEMPS DE GUERRE

REUS, LE FRONT D'ARAGON,  
L'ARMÉE D'ESTRÉMADURE  
ET LE CAMP DE SEPTFONDS /  
1936 – 1939

«En Aragon, nous leur proposons, pour commencer, d'écouter la *Symphonie inachevée* de Schubert. Je ne sais pas si c'est la musique elle-même ou le titre qui suggérait que la vie ne finit jamais, qu'elle ne s'arrête pas au premier obstacle. La peur de mourir tout habillé, nous la ressentons tous. Allongés, avec la musique, ils se détendaient, se relaxaient un peu. En tout cas, ils arrivaient alors à dire quelque chose de leur vie sans que nous les interrogeons de manière explicite. *Interroger quelqu'un accroît sa peur*<sup>1</sup>.»



François Tosquelles et Jaume Sauret au camp de Septfonds, 1939.



## La psychiatrie partout

Avec le déclenchement de la guerre civile, durant l'été 1936, Tosquelles entama une longue série d'expérimentations au cours desquelles il redéfinissait l'idée commune de la psychiatrie, au-delà des murs de l'hôpital, loin des établissements spécialisés et dans de nouveaux territoires – absents des cartes de géographie –, ce qu'Emili Mira appelait la « psychiatrie extensive ». Celle-ci était ancrée dans le pragmatisme ; elle impliquait des actions précises, plausibles, liées aux pratiques sociales des individus ; des actions qui ne se bornaient pas à soigner les malades ou le personnel thérapeutique, mais qui s'adressaient aux individus en tant qu'êtres humains. Une telle pratique élargie de la psychiatrie, avec ses propres limites et contingences, s'opposait aux conceptions utopiques et révolutionnaires selon lesquelles il aurait fallu, pour en finir avec la folie, soit détruire les hôpitaux psychiatriques et leurs murs, soit intégrer les malades à la prétendue « normalité » de la vie sociale. Elle anticipait la psychiatrie de secteur, qui se déploie dans l'espace et se présente comme une critique radicale de la psychiatrie en tant que discipline fermée sur elle-même et sur des objets spécifiques. Disséminer les lieux d'exercice de la psychiatrie signifiait donc également brouiller la frontière séparant la folie de la normalité, l'asocialité de la société et la maladie de la santé, apparenter la psychiatrie au travail social, à la pédagogie expérimentale et à une forme d'engagement politique.

Ainsi, la psychotechnique, la pédagogie et les scénarios de la justice constituent des espaces pragmatiques de ce que Mira définissait comme « psychiatrie extensive ». Détruire les hôpitaux psychiatriques ne réduit pas à néant la folie et la déplacer sur le lieu de la communauté civile habituelle contribue en fait à sa *méconnaissance*.

[...] les activités de psychiatrie de secteur ratent le plus souvent leurs enjeux du fait que les psychiatres continuent à centrer tous leurs soucis *uniquement* sur ce qu'ils appellent « le soin des maladies mentales ».

Pour que la psychiatrie de secteur puisse avoir un impact opératoire – y compris sur les prétendues maladies mentales – il faut que nous-mêmes (le personnel soignant) nous nous engagions dans de nombreuses activités sociales précises qui touchent tous les hommes comme tels ; plus précisément : il faut que nous nous engagions dans les aléas de la psychiatrie extensive.

Il ne s'agit point d'aller faire « le psychiatre » partout où il y a des hommes ; il faut que les psychiatres eux-mêmes mettent plutôt leur propre dimension humaine au premier plan de leurs visées, au risque d'une certaine dispersion.

François Tosquelles, *L'Enseignement de la folie*, 1992<sup>2</sup>.

## ACTES DU COMITÉ DE CONTRÔLE OUVRIER

Entre le docteur Tosquelles. [...] Il formule les questions suivantes : « L'Institut Pere Mata est-il une organisation militarisée, sous l'autorité du comité sanitaire de guerre ? Ou bien un organisme d'assistance à caractère social ? Et si ce n'est pas le cas, l'Institut Pere Mata serait-il une industrie aux mains d'un contrôle ouvrier ? [...] Comment la maison est-elle structurée ou comment doit-elle être structurée ? » Il ajoute : « Il faut entreprendre une action conjointe dans le but d'une nouvelle organisation. »

Registre des actes du comité de contrôle ouvrier de l'Institut Pere Mata, séance du 24 octobre 1936<sup>5</sup>.

## Travailler avec la guerre

Tosquelles s'était engagé dans les services psychiatriques organisés par les miliciens catalans sur le front d'Aragon. Aux côtés de traumatologues, chirurgiens, dentistes, infirmières et praticiens associés à l'hôpital Clínic de Barcelona, il travailla activement au sanatorium de Sarinyena en tant que médecin généraliste et chirurgien assistant, plaçant au centre de sa pratique l'attention à la communauté médicale. Il soigna plus de médecins que de malades. Cette proximité avec l'angoisse et la violence de la guerre vécues par le corps médical, davantage encore que celles dont souffraient les malades, lui donna l'occasion de mettre en pratique des formes de travail collectif. Les volontaires du POUM, dont un groupe important de médecins, formaient la première colonne qui atteignit Sarinyena ; ils y créèrent un sanatorium dans la maison Penén-Paraled, préalablement réquisitionnée. Les témoins de l'époque ont décrit le sanatorium comme l'un des centres de soins les mieux organisés du front d'Aragon, sur le modèle du Mas d'en Boule<sup>6</sup>. Tosquelles a mis en rapport son passage à Sarinyena avec d'autres expériences thérapeutiques, notamment celles de Benabarre et de Bujaraloz, en rappelant les tentatives d'adaptation du travail de la psychiatrie de secteur à la situation de guerre.

Dans ce contexte et sous cette forme, la psychiatrie travaillait dans la guerre et avec la guerre comme en temps de paix. Tosquelles vécut l'expérience de la guerre comme le point de rencontre entre l'expérience de la catastrophe et celle de la folie, entre l'angoisse de fin du monde des individus « normaux » et la souffrance psychique des exclus. Dans cette expérience de fin du monde en temps de guerre, il a reconnu à la fois le caractère humain de la folie et le drame du délire dans des maladies telles que la schizophrénie. Il associait la guerre et le sentiment de la disparition d'un monde à une expérience politique



En haut: des miliciens du POUM et des JCI (Jeunesses communistes ibériques) sur le départ pour le front d'Aragon, le 18 août 1936. Ils se trouvent devant le siège du Parti à Reus, hébergé dans la Casa Vilanova, qui avait été expropriée.

En bas: le train de la milice du POUM lors de son passage à Granyén, en Aragon, le 14 septembre 1936.



Bibliothèque du front, succursale du sanatorium de Sarinyena, 13 août 1937.

capable de faire d'un individu malade une personne à part entière. Ne pas savoir vivre nos propres guerres nous prive d'humanité.

La thèse de Tosquelles, intitulée *Essai sur le sens du vécu en psychopathologie: le témoignage de Gérard de Nerval* et soutenue à Paris en 1948, porte sur son expérience de la guerre d'Espagne et de la Seconde Guerre mondiale. Il y cite les poètes qui écrivent au sujet des guerres, des bombardements, des tremblements de terre, des cataclysmes, des commotions et des suicides. Dans ces voix qui parlent de nuits sans fin il entend l'angoisse de l'absence d'avenir propre à la guerre, mais aussi le désir de refaire le monde, de mettre le monde au monde, de le faire renaître. « Parler fort » et « avoir un enfant », disait une malade, et elle ajoutait : « Je me suis mise au monde moi-même, c'est ce qu'il y a de plus absurde... et cependant, c'est vrai... tout le jour j'y pense ; autrement rien ne passerait, la nourriture ne passerait pas, les gens, la glace, l'hiver... »

En 1944, nous enregistrons la conversation suivante (service du docteur Chaurand). [...]

– *Quels sont vos projets d'avenir ?*  
– *L'avenir, très belle, pour ceux qui sont raisonnables. [...] On aura bientôt des tremblements de terre. Il fera nuit, jour et nuit, pour faire perdre le monde. Ceux qui verront bien les lumières, comme l'Arche de Noé, ils s'en tireront. C'est la fin du monde, le monde ne peut plus vivre [...]*  
*Il n'y aura plus d'habitation, tout va être saccagé. On logera dehors... on mangera un petit morceau de n'importe quoi... ça suffira pour passer la journée... Il y aura plus de routes, elles seront coupées par les bombes... [...]*

Que faire ? Le malade se trouve devant une tâche qu'il ne peut pas esquisser. *Il faut sauver le monde.* Françoise annonce deux méthodes : « parler fort, fort » (recréer le monde par le verbe) « et avoir un enfant ». [...]

*« Je fabriquais des histoires avec tout. Je me croyais enceinte. Les lumières de la rue m'ont excitée d'une façon épouvantable. Les étincelles des tramways, il me semblait que c'était des rayons ultraviolets. La lueur intermittente au passage des tramways me paraissait sanctionner ce que je disais comme s'il y avait une correspondance. J'ai vécu la fin du monde. Je croyais qu'il y avait la guerre. [...]*

*MALADE – Je suis cassée, je ne suis pas détachée, pas cassée, je suis comme vous ; j'ai pensé souvent que je suis morte mais maintenant je suis ici.*

*DOCTEUR – Comment est-elle arrivée, votre mort ?*  
*MALADE – C'est arrivé tout d'un coup, nous sommes tous disparus.*

*DOCTEUR – Et maintenant qu'est-ce que vous faites ?*

*MALADE – On attend toujours.*

*DOCTEUR – Quoi ?*

*MALADE – Je ne sais pas.*

*DOCTEUR – Qui êtes-vous ?*

*MALADE – Je ne sais pas.*

*DOCTEUR – Qui êtes-vous ?*

*MALADE – Le créateur, le constructeur, le créateur.*

*DOCTEUR – Qu'est-ce que vous avez créé ?*

*MALADE – Tout, tout le monde.*

*DOCTEUR – Et vous ?*

*MALADE – Oui, moi aussi. Je me suis mise au monde moi-même, c'est ce qu'il y a de plus absurde... et cependant, c'est vrai... tout le jour j'y pense ; autrement rien ne passerait, la nourriture ne passerait pas, les gens, la glace, l'hiver...*

François Tosquelles, *Le Vécu de la fin du monde dans la folie. Le témoignage de Gérard de Nerval* (1948), 1986<sup>7</sup>.



# III. LA VIE MATÉRIELLE : UNE RÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE

SAINT-ALBAN / 1940 – 1962

«Je ne me suis jamais engagé dans la recherche de quelque chose de radicalement neuf. Jamais je n'ai parié sur le métier d'inventeur. Je n'ai jamais pensé à construire et faire valoir quoi que ce soit qui puisse être breveté. Je penche plutôt du côté des plagiats ou, si on veut, du vol d'idées que je glane n'importe où et qui me semblent constituer de petits cailloux qui peuvent être utilisés dans ma tâche de psychothérapeute. En fait, paradoxalement, c'est dans mon travail de psychothérapeute que j'ai eu le plus fréquemment l'occasion de glaner. Mais aussi dans tous les événements de ma vie concrète<sup>1</sup>.»



Tosquelles et les enfants du pavillon Théophile Roussel à la colonie agricole de Saint-Alban, Le Villaret, 1942.



## Transformations : faire avec les contingences

La révolution psychiatrique de Saint-Alban s'accomplit dans les limites imposées par la vie matérielle : la famine, le froid, l'exil, les déportations, les évasions, l'isolement, la campagne appauvrie de la Lozère dans la France occupée. Travailler avec ces contingences signifiait envisager la vie comme un espace de transformations possibles. Sans mode d'emploi mais avec un pragmatisme expérimental : sans utopie programmatique, en empruntant des chemins inexplorés, en réapprenant à marcher. À l'image de Tosquelles qui, à sa sortie de Septfonds, cherche sur la carte Saint-Alban-sur-Limagnole, ne le trouve pas et décide de s'y rendre sans savoir où il va. Dans une lettre de 1943, Lucien Bonnafé a décrit Saint-Alban comme un village particulièrement arriéré et isolé, dans une région rude, avec un hôpital littéralement en ruine et doté d'une structure architecturale absurde, composée de pavillons, du type caserne du début des années 1900, comportant encore un quartier d'isolement. Les seules installations décentes, écrit-il, sont l'infirmerie, la ferme et l'institut médico-pédagogique, ceci grâce à l'équipe médicale formée par le psychiatre André Chaurand et au « pragmatisme spéculatif » de Tosquelles. Sous l'Occupation, l'équipe avait organisé des réunions hebdomadaires pour discuter du cas des malades avec la communauté médicale, un groupe de travail qu'ils baptisèrent la Société du Gévaudan. Plusieurs types d'activités étaient prévus, à la bibliothèque, dans la salle commune ou en plein air : des projections, la production d'un journal mural, du jardinage, des travaux de laine et de raphia, la cueillette de champignons, des séances de chant ou de discussions sur les origines de la maladie mentale.





Carte postale envoyée par Tosquelles à Elena avant qu'elle n'arrive à Saint-Alban en décembre 1940 :  
 « (1) Ces bâtiments sont ceux qui cachent le château et qui abritent le service des femmes de l'hôpital ;  
 en bas de l'un d'eux j'ai un petit service d'hommes, ce sont les évacués d'Alsace. (2) Ce pavillon,  
 c'est l'administration, la direction, la bibliothèque ; c'est l'endroit où je vis actuellement. (3) Ce sont  
 les pavillons des hommes, c'est-à-dire mon service. (4) Sur l'autre versant se trouve notre petite maison. »



Elena au cours d'activités théâtrales avec les enfants autistes de la colonie agricole Le Villaret, qui fut acquise par l'hôpital à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## CARTE PÓSTALE

- (1) Estos edificios son los que rodean el castillo, y son destinados al servicio de mujeres del hospital, en la parte baja de uno de ellos tengo un pequeño servicio de hombres, son los cuartos de Alsain.
- (2) Este pasillo, es la administración, dirección, biblioteca etc. es donde vivo actualmente.
- (3) Son los pasillos de hombres, o sea mi servicio
- (4) En la otra vertiente esta muestra pequeña corita.



Elena pendant une veillée à l'hôpital. (Photogramme tiré de *Film Tosquelles*, 1958.)



# IV. LE RETOUR. UN CORPS ÉTRANGER

REUS / 1967 – 1994

« Il me faut signaler ici quelque chose qui caractérise depuis plus d'un siècle la psychiatrie française et qui en réalité n'existe pas en Espagne. Il ne s'agit de rien d'autre que de la longue histoire des pratiques psychiatriques en tant qu'exercice concret d'une fonction publique<sup>1</sup>. »



François Tosquelles vers 1970.

## Transmettre Tosquelles

Dans *Déconnage*, l'essai vidéographique consacré par Angela Melitopoulos et Maurizio Lazzarato à François Tosquelles en 2011, le psychiatre et psychanalyste Jean-Claude Polack dit de la psychothérapie institutionnelle qu'elle n'a été possible qu'en temps de guerre. Ce temps de guerre fut, pour Tosquelles, la lutte pour la République, la guerre d'Espagne et la Seconde Guerre mondiale; pour Frantz Fanon, la guerre d'indépendance algérienne; et pour la clinique de La Borde (qui avait caché des Algériens durant la guerre d'Algérie), la crise de l'hégémonie nationale française comme puissance coloniale. Mais la guerre à laquelle Tosquelles se trouva confronté lorsqu'il revint en 1967 à l'Institut Pere Mata, dans l'intention d'y mettre en œuvre une psychothérapie spécifique au contexte catalan et espagnol, prenait plusieurs formes: la dictature, qui était toujours en cours (et devait durer encore presque une dizaine d'années); le système hospitalier, qui se trouvait en complète déshérence après trente ans de franquisme et ne se maintenait que grâce aux longues journées de travail mal rémunérées des soignants et des soignantes; la vie asilaire, qui n'avait d'issue que dans la folie, la maladie et la mort; un système d'entreprises pharmaceutiques qui préparait l'arrivée des psychotropes pour accompagner dans et hors des hôpitaux l'avènement d'une société thérapeutique arrimée à la fabrique de la normalité.

À la fin des années 1960, Ramon Vilella et Francesc Mateu proposèrent à Tosquelles de prendre la direction de l'hôpital Pere Mata, afin de lui donner une nouvelle orientation. Tosquelles refusa. Il accepta en revanche de contribuer à la transformation de l'institution, mais de façon intermittente, de loin, depuis la France. Pendant vingt-cinq ans, il se rendit ainsi à Reus tous les mois pour huit à dix jours.

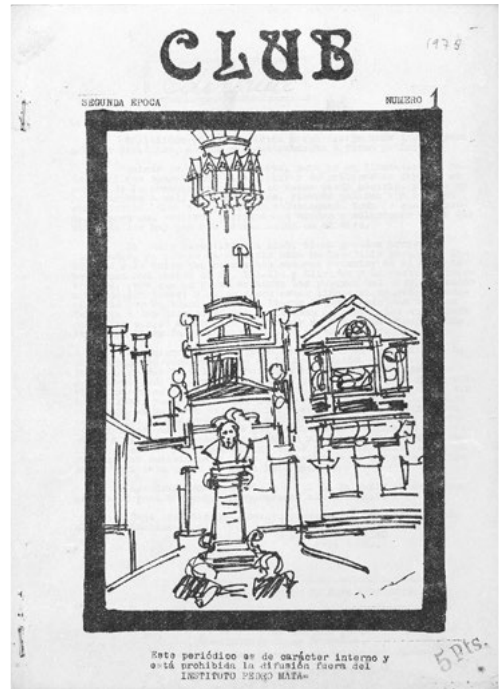
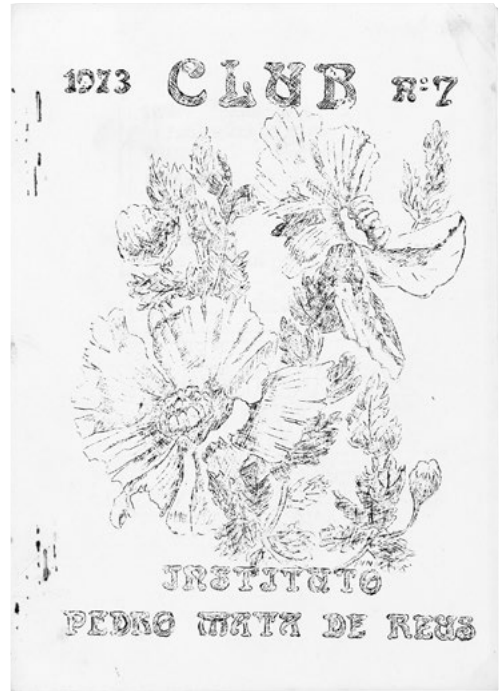
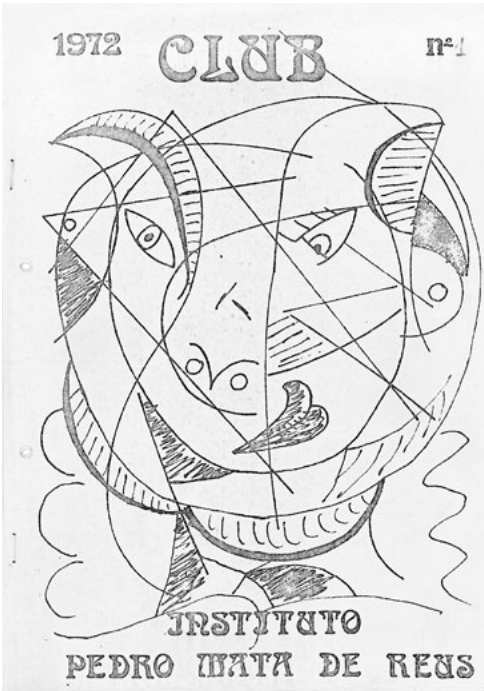
Il revenait à Reus non seulement avec l'acquis de l'expérience de Saint-Alban, mais avec ses échecs, avec une histoire complexe à même d'informer la situation catalane contemporaine. Il apportait également le fruit de ses nombreuses lectures et références. Le travail institutionnel des années 1940 et 1950 lui permettait de renouer avec la psychiatrie extensive de l'époque de la guerre d'Espagne (interrompue par le franquisme), d'intégrer la psychiatrie de secteur mise en pratique en Lozère ainsi que dans les hôpitaux dans lesquels il avait travaillé après son départ de Saint-Alban, à Marseille, Melun, Longueuil-Annel et enfin à Agen. À Reus, son engagement se concrétisa dès 1968 par une série de mesures: la dissolution de la figure du directeur dans une direction collégiale; l'exigence du plein-temps pour la communauté médicale, qui

obligeait les médecins à renoncer à leurs consultations privées; la réduction de la journée de travail des soignants, qui passa de douze à huit heures; la formation encadrée des religieuses en soins infirmiers et autres postes de responsabilité; la création du club Emili Briansó, inspiré par l'expérience du club Paul Balvet à Saint-Alban, qui comprenait douze sections gérées par les malades: cinéma, excursions, théâtre, musique, fêtes, bar, football, bains, ping-pong, bibliothèque, tennis, ainsi que le journal interne *Club*, lequel, à la manière du *Trait d'union* de Saint-Alban, permettait à Tosquelles de recueillir la parole des patients. Dans ce contexte se tenaient également chaque année les Journées d'intérêt psychiatrique, qui abordaient des questions telles que l'espace, le récit de la vie quotidienne dans l'histoire clinique, l'organisation des collectifs et la formation aux soins, ou encore l'expérience de la liberté, la législation et la justice en psychiatrie<sup>2</sup>.



En haut et ci-contre:  
François Tosquelles et Jean Oury,  
aux XXI<sup>e</sup> Journées d'intérêt  
psychiatrique de Reus, en 1988.





Le journal *Club*, édité par le club Emili Briansó à l'Institut Pere Mata de 1972 à 1979.